

L'homme de la caverne

Si vous mangiez autrefois des perches du Nil, continuez vous à le faire ? Beaucoup y ont renoncé après avoir vu **Le Cauchemar de Darwin**. Pourtant, ainsi qu'analyse Jacques Vercueil dans ce numéro, s'il s'agit là d'un documentaire utile et courageux, la thèse que défend son auteur repose souvent davantage sur des convictions que sur des preuves, et sur une présentation un peu simplificatrice d'une situation infiniment complexe.

La question générale ainsi posée est celle de la représentation de la réalité que nous propose le cinéma et de l'impact des images sur le spectateur. Jamais les cinéastes ne jureront de dire la réalité, rien que la réalité, toute la réalité. Même — et peut-être surtout — quand il s'agit, comme dans le **Thema** de ce numéro, de films consacrés au monde des banlieues et à la fracture sociale : le sujet est trop brûlant pour ne pas être aveuglant. Alors, qu'en penser ?

On a parfois — ainsi Yann Terrien dans sa conférence lors de notre séminaire de septembre — comparé la salle de cinéma à la caverne de Platon : plongé dans l'obscurité, le spectateur se trouve face à l'écran sur lequel sont projetés des reflets du monde extérieur. Reflets qui demandent à ne pas être pris pour la réalité mais pour sa révélation, et qu'il s'agit de décrypter et d'analyser pour que s'en dégage au moins une double interprétation : celle à laquelle l'auteur veut nous conduire et celle que nous en retirons... Et quand on est tout un groupe Pro-Fil, le nombre de facettes réfléchissantes est à multiplier d'autant.

Jean Lods

Au sommaire, au sommaire, au sommaire, au

| | | | |
|---------------------------------------|---|---------------------------------|----|
| Tous azimuts | 2 | Point Theo | 9 |
| <i>Le festival de Montauroux</i> | | <i>Jésus en banlieue</i> | |
| Nous avons vu | 3 | Champ-contrechamp | 11 |
| <i>Mary</i> | | <i>Le cauchemar de Darwin</i> | |
| Sur la méthode | 4 | Pro-Fil infos | 12 |
| <i>Un scénario-camembert</i> | | <i>Week end à Stuttgart</i> | |
| Sur le style | 5 | <i>Week end à Nantes</i> | 13 |
| <i>Good night and good luck</i> | | Arrêt sur image | 14 |
| Gros Plan | 6 | <i>Deux instants d'éternité</i> | |
| <i>Theo Angelopoulos</i> | | Du Nord au Sud | 15 |
| Thema | 7 | Les fiches de P.E.R | 16 |
| <i>Des lieux au ban de la société</i> | | <i>Delwende</i> | |

42

Printemps 2006



Mary- P.3



Good night ,good luck. P.5



Yasmin -P.7



Le cauchemar de Darwin-P.11

Tous azimuts

**MONTAUROUX ou : comment participer
à un jury de festival de cinéma.**

Afin que nul n'ignore les films

Le propos du festival de cinéma de Montauroux est de favoriser une approche différente de films sélectionnés et présentés par ailleurs dans de grands festivals de cinéma. Ces films risquent de ne pas atteindre le grand public soit par manque de distributeur soit en raison d'une distribution quasi confidentielle. A la **Maison pour Tous** de Montauroux, on permet l'accès à certains de ces films lors d'un Festival qui a lieu, depuis 3 ans, quelques jours en novembre. L'originalité de ce festival réside particulièrement dans la constitution de son jury. Celui-ci est ouvert à tous à condition de s'engager à voir tous les films de la sélection (chacun est diffusé deux fois) et à participer à toutes les délibérations du jury. «*Faire partie d'un jury de festival cinématographique est une expérience habituellement réservée à une élite : voir un grand nombre de films sur une période courte, en débattre à huis clos avec les autres jurés, parvenir à un choix commun et décerner le prix. A Montauroux, tous les cinéphiles y compris les jeunes en âge scolaire, sont invités à faire cette expérience*».

(Page d'accueil du site <http://perso.wanadoo.fr/mpt.montauroux/>)

La sélection

Dix films de style très divers et venant d'horizons variés avaient été retenus : *Zim and Co* (France, de Pierre Jolivet), *Caché* (France de Michael Haneke), *Delwende* (Burkina-Faso, de S. Pierre Yameogo), *Yasmin* (Angleterre et Allemagne, de Kenneth Glenaan), *Jiburo* (Corée du Sud, de Lee Jung-hyang), *Ne dis rien* (Espagne, de Iciar Bollain), *Bombon el perro* (Argentine et Espagne, de Carlos Sorin), *Don't come knocking* (Allemagne et Etats-Unis, de Wim Wenders), *Moi, toi et tous les autres*

(Etats-Unis, de Miranda July), *Kilomètre zéro* (Irak et France, de Hiner Saleem). A ces dix films «en compétition», il faut rajouter le film d'ouverture, *Free Zone* d'Amos Gitai (Israël) et le film de clôture, *La vie est à nous* film français de Gérard Krawczyk, diffusé en présence du réalisateur. On voit que le menu était copieux et riche.



*La foule des jeunes jurés à la
Maison Pour Tous*

Se mettre d'accord sur les critères

Un jury composé d'adultes et d'adolescents, c'est une occasion rare de dialoguer avec des jeunes de cette tranche d'âge. Discussions à bâtons rompus le plus souvent, dans la salle réservée au jury. Mais aussi de manière plus formelle sous la direction du président du jury, lorsqu'il s'est agi de déterminer des critères communs d'évaluation, en début de parcours, et de déterminer le lauréat, en fin de course. En ce qui concerne les critères d'évaluation, ils étaient au nombre de huit : interprétation, scénario, dialogues, intérêt social, photographie, mise en scène, musique, émotion et coup de coeur. L'intérêt de cette grille était de guider la réflexion des membres du jury pour qu'ils ne se laissent pas entraîner uniquement par l'impression première, sans analyse critique. Des échanges en cours de route il apparaît que certains de ces critères avaient besoin d'être expliqués aux jeunes, dont la culture cinématographique est en cours de constitution. Le débat de fin de festival a fait apparaître un clivage assez net entre les préférences des adolescents et celles des adultes. Certains de ces films supposaient une connaissance du contexte historique et politique que tous les jeunes n'avaient pas.

Le palmarès

Et ce clivage se traduit finalement par l'attribution de deux prix. L'un reflète surtout le point de vue adulte. C'est «**la cigale d'or**», attribuée à *Ne dis rien*. L'autre reflète plus le point de vue adolescent. C'est «**le prix spécial du jury**» attribué à *Moi, toi et tous les autres*. L'avis du jury est ainsi explicité pour *Ne dis rien* : «*Le film nous transporte au coeur de la violence conjugale. La réalisatrice évite l'écueil du mélodrame en nous donnant accès aux émotions des différents protagonistes : Pilar, écartelée entre l'amour et la peur; Antonio, en lutte contre ses propres démons; et leur entourage, partagé entre déni, révolte et solidarité. Un film bouleversant*». Et pour *Moi, toi et tous les autres* : «*Une peinture sociale fine et acerbe de la société américaine contemporaine traitée de façon extrêmement personnelle. Miranda July est également une artiste plasticienne et son film présente donc des qualités oniriques et poétiques évidentes. Un film avec beaucoup d'originalité*».

Gageons qu'après cette expérience les jeunes membres du jury n'iront plus au cinéma avec le même regard.
Maguy Chailley

Nous avons vu



Forest Whiteaker et Matthieu Modine

La mission de Mary

Le premier plan du film montre deux femmes qui roulent une pierre dans un tombeau vide. Suit un gros plan sur leur visage et sur deux anges très kitschs. Puis la caméra recule et nous découvrons des projecteurs, des fils électriques, des gens qui s'affairent : nous sommes sur le tournage d'un film sur la vie de Jésus au moment même de l'arrivée des femmes qui vont témoigner de la résurrection du Messie, c'est-à-dire là où s'arrêtait le film « Passion » de Mel Gibson.

Abel Ferrara met en scène l'histoire d'un réalisateur, Tony, imbu de sa personne, qui interprète lui-même le rôle de Jésus, et qui tourne « *Ceci est mon sang* ». Clin d'œil ou raillerie envers le réalisateur australien ? Il lui oppose une actrice, qui joue le rôle de Marie-Madeleine et qui ne peut quitter son personnage ni les lieux du tournage tellement elle est imprégnée du message du Christ et de l'importance prophétique de son personnage. Bien entendu elle se nomme Mary et devient petit à petit une réelle missionnaire, au vrai sens du terme car elle va bouleverser la façon de penser d'un homme.

Théodore et les théologiens

Il se nomme Théodore, « Don de Dieu », vit à New-York et anime des émissions télévisées religieuses en invitant dans un face à face presque confessionnel, des théologiens qui interprètent leur propre rôle car ce sont de réels chercheurs. La jonction entre

les trois personnages se fait par l'invitation de Tony à l'émission de Théodore pour la sortie de son film.

C'est donc très finement à travers le procédé du film dans le film et la participation de réels théologiens et non de comédiens que Ferrara mêle les destins de ses personnages à des figures bibliques autour de Mary, pivot central de l'histoire. D'un côté se trouve Tony, un faux Christ qui veut se donner bonne conscience en réalisant un film sur Jésus au nom de la liberté d'expression, de l'autre un journaliste chrétien, qui devient un Judas repentini car après avoir trompé sa femme il connaît une Passion, suivie d'une confession et d'une rédemption. Tout ceci autour de Mary qui révèle

*MARY :
celle qui
conduit vers
l'autre rive.*

Prix spécial du Jury à la Mostra de Venise 2005

le vide de la démonstration de Tony et à Théodore la foi en un Dieu qui écoute et qui secourt.

New York et Jerusalem

Par l'utilisation répétée des gros plans sur les personnages principaux Ferrara nous conduit au cœur de leurs réflexions et de leurs doutes. De même il met en opposition la ville de New-York, presque exclusivement filmée de nuit à travers des buildings cadrés en contre-plongée et ne laissant pas de place à l'Homme, à Jérusalem baignée de lumière et nous montrant des ruelles grouillantes de monde et des gens en prière dans tous les

coins. Chacune a son lot de violence : l'une ses délinquants qui attaquent la voiture de Théodore et l'autre ses terroristes qui réalisent un attentat dans un lieu où est invitée Mary.

C'est un film très riche car de multiples images sont porteuses de sens comme les couloirs de l'hôpital où accouche la femme de Théodore qui évoquent sa recherche et l'impasse momentanée dans laquelle il se retrouve, le feu de cheminée près de sa maîtresse nue et plus tentatrice que jamais, les multiples vitres qui entourent ce journaliste qui ne perçoit le monde qu'à travers des filtres: des vitres de sa voiture à ses écrans de télé en passant par la couveuse de verre de son fils.

Une nouvelle terre

Enfin on peut mettre en parallèle la confession de Théodore avec celle de Harvey Keitel dans *Bad Lieutenant*^{*1}: même descente aux enfers, même adresse à un Christ apparemment impassible et même solitude. Cependant les temps changent dans la vision du monde de Ferrara car c'est une fin optimiste qu'il nous propose dans le dernier plan de *Mary*: une Marie-Madeleine épanouie qui arrive sur une nouvelle terre, qui a traversé les épreuves et qui peut désormais sereinement remplir sa mission de disciple. Ferrara, hanté par la culpabilité et l'autodestruction mais habité lui aussi par Marie-Madeleine depuis plusieurs années et impressionné par Juliette Binoche *fan* de l'apôtre depuis longtemps, serait-il désormais lui aussi passé sur l'autre rive ?

Corine Eugène dit Rochesson

*

¹ *Bad Lieutenant* film d'Abel Ferrara de 1992

A ne pas manquer, le site du film : mary-lefilm.com

Les trois enterrements de Melquiades Estrada » et le camembert du scénario

La structure dramatique d'un scénario repose sur celle du théâtre de la Grèce antique et est constituée de trois actes : Acte I : L'exposition, l'Acte II : La confrontation et l'Acte III : La Résolution.

Traditionnellement, pour un film de 90 minutes, les trois actes sont d'égale longueur soit 30 minutes chacun. Quand un film dure 120 minutes, comme ici par exemple, les actes I et III gardent leur longueur et c'est l'acte II qui est prolongé : il fait ici 60 minutes.

Les dix premières minutes de l'acte I établissent les personnages et l'enjeu dramatique. L'acte I met en place l'histoire, définit les relations entre les personnages et leurs objectifs. A la fin de l'acte I, environ à la minute 27-28, survient un événement déclencheur (ou pivot ou nœud dramatique majeur selon les auteurs). C'est lui qui fait basculer l'histoire dans l'acte II.

L'acte II confronte le protagoniste à une série d'obstacles qui l'empêchent d'atteindre son but. Au milieu de l'acte deux, soit exactement au milieu du film (à la 45^{ème} minute normalement et après 60 minutes ici), apparaît le pivot central : Il fait partir l'histoire dans une tout autre direction. A la fin du deuxième acte, un autre événement dramatique renforce la direction prise par le cours de l'histoire et mène à sa résolution.

C'est dans l'acte III que les événements se dénouent. Le héros aboutit ou échoue. Cela se produit spécifiquement pendant les dix dernières minutes, appelées la chute.

Le schéma dramatique décrit ainsi peut paraître un peu caricatural mais il fonctionne, chronomètre en main. 10 min, 27-28 min, 45 min, 60 min et 80 minutes.

Evidemment, des événements dramatiques se produisent tout au long du film, à chaque scène, à chaque séquence, mais

les majeurs représentent des moments clés.

On peut se demander si un film comme celui-ci, à priori totalement décousu, suit ce schéma. Il faut un certain temps pour entrer dans l'intrigue, la comprendre et se familiariser avec les personnages. Le film dénombre dans les 80 scènes². De plus, la linéarité du récit est entrecoupée de montages parallèles et d'une douzaine de flash-backs.

Enterrements au chronomètre

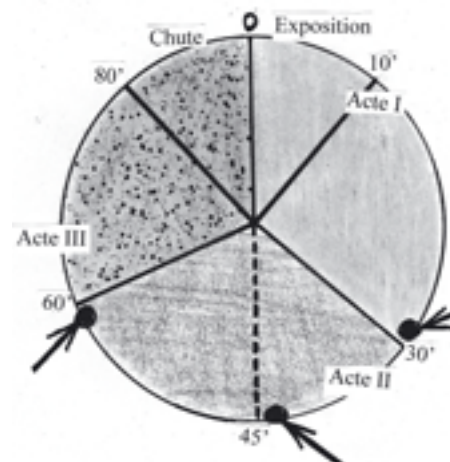
Après le second visionnement, le verdict du chronomètre est sans appel : Après dix minutes, l'enjeu dramatique est posé : Mel a été abattu et sommairement enterré. Les personnages principaux et leurs objectifs sont connus : les gardes frontières, le shérif qui veut étouffer l'affaire, Pete Perkins, l'ami et employeur de Mel, qui fera tout pour découvrir la vérité, ramener Mel au Mexique et l'enterrer dignement. A ce moment apparaît l'intertitre : **Le premier enterrement.**

A la fin de l'acte I, se produit le premier événement déclencheur: Mike garde la frontière.

Le montage souligne la tension dramatique car il ne respecte pas la règle des 180°. Un événement important va se produire : Mike croit qu'on lui tire dessus et riposte. Fin du premier acte qui correspond exactement à 30 minutes et apparition du second intertitre : **Le deuxième enterrement.**

Dans l'acte II les thèmes sont repris et approfondis : La solitude, l'amitié, la chasse à l'homme et sa violence, le mensonge etc.

Minute 55 environ : autre élément déclencheur : Pete apprend qui est le meurtrier. Comme le shérif ne veut pas l'arrêter, Pete cueille Mike chez lui, le contraint à déterrer le corps et ils se mettent en route. L'intertitre qui divise le



film en deux est placé pile à la 60^{ème} minute. **Le voyage.**

Les thèmes abordés jusque là sont inversés, comme regardés dans un miroir. Par exemple, ce ne sont plus les clandestins qui sont en fuite, poursuivis par la migra, mais Pete et Mike.

L'acte II se termine 60 minutes après son début soit 30 minutes avant la fin du film. Pete et Mike arrivent au Mexique. Ils ne sont pas accueillis avec violence mais avec chaleur humaine.

Le dernier élément déclencheur fait chuter les événements en dix minutes : Pete retrouve Jimenez tel que Mel l'avait décrit mais en ruine : Ils retapent la maison afin que Mel puisse s'y reposer.

Le troisième enterrement : Mel est enterré dignement dans cet Oasis (imaginaire). Puis vient le moment du pardon et de la séparation.

**Christine Bolliger-Erard
Montpellier**

Découpage :

- Acte I**
- 10' 1er enterrement
- Acte II**
- 30' Mike se croit visé:il riposte
mort de Mel
- 2e enterrement
- 45' Rachel entend la conversation
le voyage
- Acte III**
- 60' arrivée au Mexique

...sur le style



Prenant le prétexte de la période sombre du mac carthysme aux USA, George Clooney, qui signe là son second film, soulève de vraies et brûlantes questions de déontologie du journalisme et de la télévision

Action en vase-clos

Comme décor principal : les studios exigus de la TV privée CBS. Une des forces du film réside dans cette absence de plans extérieurs, les événements de la scène publique, la réalité socio-politique de l'époque ne nous sont connus qu'au travers de média : films, communications téléphoniques, lecture d'articles de journaux, publicité. Un film tout en noir et blanc comme en écho aux documents d'archives d'époque largement utilisés. La scène publique est présentée comme un western : - L'état de droit n'est plus respecté aux USA : la liberté d'opinion et d'expression, est compromise. Car un prédateur, **un chevalier noir**, Mac Carthy dénonce le communisme comme principal danger pour l'Etat et la liberté, exploite les peurs et les alimente. Un discours sécuritaire appuyé sur un soupçon systématique de complot et d'infiltration des rouages de l'Etat pour le détruire. Ses outils : une commission, sorte d'inquisition devant laquelle il conduit nombre de suspects. Sa force : sénateur, il jouit de l'impunité, il sait utiliser la presse, il a le verbe haut. L'action s'emballa, on s'en prend à des innocents, on chasse de la fonction publique des serviteurs loyaux sans preuves suffisantes. Certaines victimes se défendent avec courage et dénoncent publiquement le danger que tout le monde court si rien ne change. Malgré quelques discordances au sein même de la Commission, l'opinion publique reste passive. - Dans les studios de CBS, **le chevalier blanc**, le justicier et sa bande de fidèles, Edward Murrow, journaliste solitaire, expérimenté et célèbre, « fine gachette » dans les face à face qu'on voit épingle cruellement un pianiste homosexuel interviewé. Il fait une autre lecture du droit et des libertés : pour lui, le péril de la Nation et de ses citoyens est dans cette campagne sécuritaire. - A l'intérieur des studios règne une ambiance d'intoxication et de sanctions. Les employés sont tenus de signer un serment de fidélité et s'auto-censurent.

Trois affrontements, un même rituel

Préparation du combat en staff – ultime rédaction solitaire - compte à rebours – lancement de l'émission – fin rituelle, « *good night and good luck* » - l'attente des réactions à court terme (téléphone, convocation auprès des chefs) – attente des effets à moyen terme (la presse écrite) – annonce ultérieure du résultat attendu, bien après le suspense. - Premier affrontement : la dénonciation du licenciement abusif d'un pilote de l'Air Force - Deuxième affrontement : Murrow attaque directement Mac Carthy et en appelle au courage de tous pour refuser la répression. - Troisième affrontement : réponse de Mac Carthy qui impose sa date, attaque Murrow sur son passé relançant la machine à soupçon et la peur du complot. Ce qui conduit Murrow à s'expliquer sur son passé. On apprendra plus tard qu'une commission du Sénat va mettre en cause le sénateur Mac Carthy et on assistera à une intervention télévisée du président Eisenhower défendant la liberté de pensée aux USA.

Les enjeux qui se dégagent du film

- Que voulons-nous faire de la TV ? une distraction ou un outil au service de l'engagement des citoyens ?
- Que met-on dans les informations publiques ? Quels sujets aborde-t-on ? reste-t-on dans le politiquement correct ? Suit-on l'opinion ? Quel est le poids du gouvernement en place ?
- Peut-on rechercher et dévoiler la vérité sans passer pour un partisan ? Y a-t-il un espace de plus grande objectivité pour une vérité « hors parti » ?
- Les journalistes sont-ils libres ? Leurs patrons ont-ils le droit de censure ?
- Le media est-il contrôlé par ses financeurs ? Quel est le poids des annonceurs ? du chantage à l'arrêt du marché ?
- Quels comportements adopter face au risque collectif ? Sang froid, minimiser, amplifier, utiliser politiquement le risque ?
- Quand il s'agit de lutter contre un danger, tout est-il permis ? Il y a contradiction entre les Droits de l'Homme et les pratiques sécuritaires..

**Maurice Jeannet
Montpellier**

Gros plan

Theo Angelopoulos



Theo Angelopoulos

était Président

du Jury Officiel

du Festival des

Films du Monde à

Montréal en août

2005.

Très accueillant il

a accordé,

en très bon

français un

long entretien à

Denyse Muller,

s'exprimant

lentement,

posément, de façon

très personnelle et

parfois poétique.

Denyse Muller :

En 1998 votre film l'Eternité et un jour a reçu à Cannes la Palme d'Or et aussi le prix du Jury Œcuménique. Qu'est-ce que ce prix. a représenté pour vous ?

Theo Angelopoulos :

Tous les prix sont acceptés avec beaucoup de plaisir. C'est une reconnaissance du travail accompli, cela veut dire que des contacts avec les gens existent, tout prix est important, même donné par une minorité car ça nous donne envie de continuer. A Munich, l'Eglise catholique a organisé un hommage, pour mes films avec le cardinal Newmann et aussi un concert avec les musiques de mes films..

D.M. : *Vous reconnaissez-vous dans une mouvance spirituelle ou religieuse ?*

T.A. : Les critiques parlent de spiritualité dans mes films. Moi je réponds : je ne sais pas. Je suis agnostique. Je respecte les gens qui croient et ceux qui ne croient pas. Je ne suis ni l'un ni l'autre. Je suis quelqu'un qui ne sait pas.

D.M. : *Pourtant vous avez un prénom et un nom qui évoquent Dieu et les anges ?*

T.A. : (Il rit beaucoup) J'appartiens à une famille qui était très croyante, orthodoxe. Dans mes films il y a la recherche de la foi mais pas la foi. Beaucoup de gens de ma génération sont passés au marxisme qui n'était pas seulement politique, n'oubliez pas. Ma génération est celle qui a fait mai 68 et aussi les terrorismes ! Qu'est-ce que promettent tous les « ismes » du monde sinon la possibilité d'avoir un monde meilleur ? Moi j'ai besoin comme tout le monde de points de référence. Quand j'ai fait la trilogie du silence, il y avait «le silence de l'histoire» dans le *Voyage de Cythère* ; «le silence de l'amour» dans *l'Apiculteur* ; «le silence de Dieu» dans *Paysage dans le brouillard* Dans le 3^e film, 2 enfants cherchent le Père, mais **Qui** est le Père ? De manière métaphorique ça peut être Dieu, ou ça peut être un point de référence : croire quelque chose. C'est exactement ce qui manque aujourd'hui aux gens et surtout à la jeunesse :il n'y a plus de

références, c'est pour cela que les gens sont perdus.

D.M. : *Si vous n'aviez pas été cinéaste, qu'auriez-vous fait ?*

T.A. : Avant d'être cinéaste j'ai été critique de cinéma pour un journal pendant 4 ans. Puis les colonels sont venus, ils ont détruit, anéanti mon journal ; alors j'ai commencé à faire des films. Ainsi ce sont les colonels qui m'ont aidé à passer à la mise en scène. C'est une façon curieuse, inattendue !

D.M. : *Parmi vos films, quel est votre préféré ?*

T.A. : Sentimentalement, le premier. Quand on prend la caméra pour la première fois, on ne découvre pas le cinéma, on découvre le monde. A cause de cela le voyage est important et le regard aussi, comme le regard d'Ulysse. Tous les metteurs en scène se demandent un jour « est-ce que je peux voir encore avec l'innocence du premier regard, est-ce que je peux encore découvrir le monde ? »

D.M. : *Y a-t-il un point commun entre tous vos films ?*

T.A. : Je pense que chacun d'eux n'est qu'un chapitre d'un seul et même film. D'une certaine façon, c'est un long récit autobiographique. Je ne suis pas un cinéaste, je suis quelqu'un qui fait des films pour exorciser ses fantômes, ses fantasmes, ses peurs et pour être moins seul, pour établir une communication avec le regard des autres... Presque tous mes films sont des voyages, pour connaître le monde, les autres et soi-même.

D.M. : *Faites-vous des films d'abord pour vous ?*

T.A. : Pour moi, pour mes amis qui peuvent être 1, 2, 3 ou bien un million ; et pour adoucir le temps qui passe.

D.M. : *Qu'aimeriez-vous dire aux cinéphiles chrétiens français qui aiment vos films ?*

T.A. : Je trouve très bien que l'Eglise s'intéresse au cinéma. S'il y a de l'intérêt pour mes films, cela m'aide à travailler et à continuer.

*Propos recueillis par Denyse Muller
Vice-présidente d'Interfilm*

Thema

Des lieux au ban de la société

Sans doute les cinéastes n'avaient-ils pas imaginé de scénario annonçant les événements de novembre 2005. Et pourtant,...

Et pourtant ils n'ont pas cessé tout au long de ces dernières années de tirer les sonnettes d'alarme en multipliant les films sur les quartiers sensibles, la fracture sociale et les communautés marginalisées. Avec en particulier un film emblématique et reçu comme tel par les jeunes des banlieues qui lui firent un triomphe, *La Haine*, de Matthieu Kassovitz (1995) : Accompagnant les tribulations d'un trio de jeunes d'une "cité" (Saïd, le beur, Hubert, le black, et Vinz, le français de souche) et mettant en scène leurs confrontations avec les flics à la suite d'une bavure, ce film, pure fiction jamais moralisatrice, "ne proposait ni explications sur les origines du malaise, ni solution pour l'avenir, mais fixait sur les écrans l'image d'un sentiment à la fois profond et diffus : la haine" (1). Avant *La Haine*, déjà, Mehdi Charef avait, dans *Le thé au harem d'Archimède* (1985) évoqué ce milieu des grises banlieues où Français et immigrés cohabitent tant bien que mal, et mis en scène l'amitié d'un Français et d'un beur vivant d'embrouilles et de débrouille. Par la suite d'autres auteurs se sont efforcés de renouveler le succès de Matthieu Kassovitz. Ainsi, mais sans avoir la valeur de sa référence, *Ma cité va craquer* de Jean-François Richet (1997), reprend "tous les ingrédients de ce qui devenait déjà un "genre cinématographique" : guerre entre bandes rivales et avec la police, flics racistes, vols, dégradations, rodéos de voitures..." (1). En 2002, Jean-François Richet devait réitérer dans le genre avec *De l'amour* dont l'héroïne est féminine : Maria. Démarrant sur le mode romance et chronique de la vie dans une cité, le film tourne ensuite au thriller haletant à la suite du viol de Maria dans un commissariat et de la volonté de son copain, Karim, de la venger. Quant au plus extrême, on l'atteint avec *La Cité de Dieu* (2002) : le Brésilien Fernando Meirelles y décrit à l'aide d'images-choc, inspirées de la pub et du clip, le glissement vers la sauvagerie d'une favela de la banlieue de Rio soumise à la loi de bandes armées dont les chefs sont de plus en plus jeunes. Toutefois, le film qui traduit peut-être avec le plus d'authenticité la réalité du monde des cités, c'est

Wesh wesh,
(*Qu'est ce qui se passe*),
de Rabah
Ameur-
Zaïmeche
(2002). Ni
western ur-
bain, ni pam-
phlet engagé,
Wesh wesh



L'esquive

évite le piège des images attendues, et, à travers le retour chez lui de son héros, Kamel — frappé d'une "double peine" et expulsé en Algérie, Kamel vient de rentrer clandestinement en France —, explore un univers dans lequel se succèdent pièges et impasses, et où gronde souterrainement une révolte brouillonne qui n'arrive pas à se tracer des perspectives.

En plus soft

Il ne faudrait pas croire toutefois que tous les films sur les banlieues sont peints au noir du désespoir ou au rouge du sang. Du rose s'y glisse parfois, avec de l'enfance. C'est le cas de *L'esquive* (2004) de Abdellatif Kechiche où, à l'occasion du montage du Jeu de l'amour et du hasard par des élèves d'un lycée d'une cité, verlan et langue de Marivaux s'affrontent dans une collusion réjouissante. Et c'est aussi la tchatche et l'enfance qui sont à l'honneur dans *Djib* de Jean Odoutan (2000) qui, jouant sur le délirant et le burlesque, défrise les conventions du "film de banlieue" tout en respectant l'univers du genre.

Si Djib est un garçon (13 ans), dans *Squale* (Fabrice Genestal, 2000), c'est une fille, Désirée, qui est le personnage principal et qui, au milieu de son groupe d'"amazones" rebelles, incarne la résistance des filles au milieu machiste des cités. C'est aussi un personnage féminin que l'on trouve au centre des *Petits Frères* de Jacques Doillon (1999), histoire de quatre garçons de moins de quinze ans (les petits frères) et d'une fillette du même âge encore tendre, Talia. Abandonnés des adultes, ils vivent seuls dans



Yasmin

leur cité comme dans une île, à l'âge limite du basculement entre ce qui est jeu et ce qui ne l'est plus. Tendre aussi, *Le gone du chaâba* (Christophe Ruggia (2005) vit à Lyon dans les années 60, et fait partie d'une bande de gosses qui jouent dans les décharges d'un bidonville ; brillant à l'école, il réussit à se sortir de sa décharge et deviendra chercheur au CNRS : exemplaire et peut être un peu trop angélique. Dans le domaine de la comédie sociale se situant dans les "cités", citons encore *Zim and Co* de Pierre Jolivet (2005). S'appuyant lui aussi sur le trio Blanc-Black-Beur, il aborde, mais sans jamais réussir à vraiment y entrer, le thème de la difficulté à trouver un travail quand on vient de banlieue et que l'on n'a pas de diplômes.

Le poids des communautés

Beurs, Blacks, Feujis... : dans l'univers des banlieues, c'est souvent par leurs communautés d'origine que les uns et les autres se définissent ou se cataloguent. Des communautés dont les règles internes rigoureuses sont souvent en contradiction avec celles qui ont cours à l'extérieur, avec pour effet de provoquer des conflits. Ainsi, jeune fille d'origine algérienne vivant à Marseille dans une famille traditionaliste, *Samia* (Michel Faucon, 2000) est-elle déchirée entre la vision de la femme musulmane telle que sa mère veut lui imposer d'être et l'image de l'occidentale que le collègue lui fait découvrir. Dans *Inch'Allah Dimanche* (Yamina Benguigui (2001) Zouina quitte Alger en 1974 pour rejoindre son mari, (c'est l'époque du regroupement familial voulu par Valéry Giscard d'Estaing) et se heurte à une double difficulté : hors de chez elle affronter un pays qu'elle ne connaît pas, chez elle faire face à une belle-mère qui la traite comme une bonne et à un mari qui la bat. Et l'on peut encore citer, comme exemple de film décrivant la situation frontière des familles immigrées, *Bye-Bye* de Karim Dridi (1995) qui évoque avec beaucoup de sensibilité la réalité d'une communauté maghrébine déstabilisée un moment par l'arrivée d'un neveu, Ismaël, qui

arrive à Marseille, fuyant l'Algérie.

Tout autre est le registre de *La petite Jérusalem* de Karin Albou (2005). Il s'agit cette fois d'une communauté vivant à Sarcelles, composée de juifs traditionalistes immigrés d'Afrique du Nord et surnommée "la petite Jérusalem". Le conflit ici oppose la jeune Laura qui, étudiante en philosophie affirme son besoin de liberté en se déclarant adepte de Kant, à sa soeur pour qui hors de la Torah, point de salut.

De l'autre côté de La Manche

Là, pas de Maghrébins sans doute, mais des Indiens et des Pakistanais. Et les problèmes liés à leur intégration donnent lieu à des films assez comparables à ceux tournés sur le continent : consacré à la condition féminine, *Bhaji* (Gurinder Chadha, 1998) décrit les relations à l'intérieur d'une communauté de femmes indiennes rassemblées par une journée d'excursion organisée à Blackpool. Dans *My beautiful Laundrette* (1985) et à propos d'un jeune Pakistanais de la banlieue londonienne, Stephen Frears aborde avec acuité, réalisme et humour un ensemble de problèmes constituant un melting pot détonnant : délinquance, racisme, homosexualité et intégration. Quant à Kenneth Gleenan, il s'attaque avec *Yasmin* (2004) à un sujet sensible entre tous : l'islamophobie. Jeune femme appartenant à une communauté musulmane pakistanaise du nord de l'Angleterre mais travaillant dans un quartier anglais de sa ville, Yasmin est un être frontière qui oscille entre deux identités : la pakistanaise et l'occidentale. Mais le difficile équilibre auquel elle s'exerce va se trouver exposé au déferlement de la peur et de la haine quand viendra le 11 septembre.

Radiographies et diagnostics

Problème de société, le sujet des banlieues se prête éminemment aux reportages et aux documentaires. Si, en 1996, Jean-François Richet dressait ainsi *l'Etat des lieux* des cités, c'est Bertrand Tavernier qui, en 1997, "a réalisé le dossier le plus sensible et le plus complet que l'on connaisse sur le sujet" (1) à partir de témoignages innombrables. Et il faut également mentionner le remarquable documentaire tourné par Eric Pittard dans la cité du Mirail à Toulouse : *Le Bruit, l'odeur et quelques étoiles* (2002). Son titre reprend partiellement un dérapage verbal de Jacques Chirac en 1991. Son thème en est la rencontre avec des témoins d'un événement dra-

matique qui avait plongé la cité dans quatre jours de guerrilla urbaine : en 1998, la mort d'un jeune homme tué par un policier qui l'avait pris en flagrant délit de vol de voiture.

Tous ces films se veulent avant tout une radiographie d'un corps social dont ils s'efforcent de mettre en évidence la gravité de la fracture. Mais il n'est pas de bonne analyse du présent sans interrogation du passé qui l'explique. Les films de Yamina Benguigui sont incontournables dans ce domaine par leur façon de faire ressortir dans les drames d'aujourd'hui le poids d'une histoire coloniale dont les séquelles sont loin d'être soldées. Dans *Mémoires d'immigrés* (1997), elle donne ainsi successivement la parole aux immigrés algériens de la première génération, à leurs épouses qui les ont rejoints à la faveur du regroupement familial,

à leurs enfants enfin, héritiers d'une histoire douloureuse et longtemps indicible. Dans *Le Plafond de verre* comme dans *Les Défricheurs* (2005) c'est cette génération des enfants que l'on retrouve, confrontés au marché du travail : alors même qu'ils ont joué la carte de l'intégration par l'école, ils découvrent que, en raison de leur nom ou de la couleur de leur peau, les portes des entreprises leur restent obstinément fermées. Rares sont ceux qui réussissent à les forcer, et leur ascension ensuite dans la hiérarchie est limitée. L'Olympe des cadres n'est pas pour eux.

Jean Lods

(1) Extrait de l'article de Jean Domon "Jusqu'ici tout va bien" dans "Information Evangélisation" de mai 2001

Films cités existant en fiches PER : *La petite Jérusalem; L'esquive; Yasmin*

Le point theo

Jésus en banlieue

Je ne sais pas vous, mais moi je n'arrive pas à m'imaginer Jésus habitant dans le XVI^e arrondissement. Alors ? Vivrait-il dans nos cités ?

Abraham est appelé à quitter son univers urbain pour devenir nomade. « Va-t-en de ton pays, de ta patrie, et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai. » (Gn 12,1) C'est là la condition de la bénédiction qui lui promet une descendance de la taille d'un peuple, voire de tous les peuples. Une bénédiction mondiale. Abraham, serait-il immigré aujourd'hui ? Se pourrait-il que la bénédiction de notre monde passe par les immigrés ? Des gens en route ? Abraham, serait-il gitan aujourd'hui ?

Au début de son ministère, Jésus, sa mère et quelques amis, se trouvent à Cana où ils sont invités à un mariage. Après son premier miracle, Jésus « descendit à Capernaüm, avec sa mère, ses frères et ses disciples, et ils n'y demeurèrent que peu de jours ». (Jn 2, 12) Apparemment ils se baladent, d'un endroit à l'autre, allant d'une maison à l'autre - où ils sont accueillis. À celui qui veut le suivre, Jésus répond que ça sera bien difficile. « Maître, je te suivrai partout où tu iras. Jésus lui répondit: Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » (Matth. 8, 19s) Jésus, serait-il SDF aujourd'hui ?

Sous les ponts

Certes, on ne peut transposer les images comme ça, notre société a foncièrement changé. On ne peut plus guère vivre en



La cité de Dieu

allant d'un endroit à l'autre en glanant des épis, les portes des maisons restent closes et n'accueillent plus le voyageur. Le climat par chez nous n'est pas le même non plus - mais tout de même, arrivez-vous à vous imaginer Marie avec son fils, déjà adulte, et tout un groupe de ses amis, vivant dans un pavillon, faisant leurs courses dans le supermarché du coin ? Notre société est bien plus policée également. Je doute qu'une foule s'amasserait pour extorquer au garde des sceaux une crucifixion - encore que. Mais il me semble plus probable que Jésus pourrait simplement mourir seul, sous un pont, dans l'indifférence générale. L'indifférence, n'est-elle pas plus cruelle que la haine ?

L'aumône de la peur

Je ne dis pas ça pour faire de la culpabilisation à bon

marché. Notre société est devenue tellement complexe, on ne sait plus très bien comment on pourrait vraiment changer quelque chose. Vous «faites l'aumône» dans la bonne tradition biblique à une femme assise là avec son enfant - vous apprenez qu'elle n'est qu'un pion d'une mafia quelconque qui exploite ces pauvres gens qui, eux, ne voient pas la couleur de l'argent que vous leur donnez. Vous vous arrêtez en route pour secourir un blessé, vous vous rendez compte qu'il s'agissait d'un piège pour vous piquer votre voiture. Alors tout le monde a peur de tout le monde, évidemment. On se barricade, dans nos maisons, dans nos vies.

Le bon chrétien

Et pourtant, je n'arrive pas à m'imaginer Jésus derrière cette barricade.

Et ceux censés le suivre ? Quelle est l'image type du chrétien en nos contrées ? Il est vrai que tous ne sont pas riches et qu'il peut bien y avoir des situations précaires - mais à priori, quand on pense à un «bon chrétien» dans notre société, c'est plutôt une image de bourgeois qui nous vient à l'esprit, dans une vie bien réglée, une maison bien tenue, un métier respectable, une conduite honnête. N'est-ce pas là ce à quoi nous aspirons ? N'est-ce pas ce que nous souhaitons à nos enfants ?

Quand le fossé se creuse

Alors forcément, il y a un hiatus entre l'image que nous avons de ce que signifie suivre Jésus, et nos propres aspirations. Les titres des films cités dans la partie cinématographique de ce Théma, sont hautement significatifs: dans le premier paragraphe nous avons La Haine, De l'amour et La Cité de Dieu. Entre haine et amour, quelle cité pouvons-nous imaginer pour y vivre dans la fidélité à Jésus Christ? Question que nous ne saurions Esquive(r). Car notre espace de vie



Le gône du Chaaba

reflète les liens que nous tissons les uns avec les autres. (En ce qui concerne «la résistance des filles au milieu

machiste des cités» on pourrait rajouter encore Parfum de violettes, film mexicain - à partir d'un fait divers français - de Marisa Sistrach (2003), où la quête désespérée d'un peu d'amour se brise par un viol que personne ne veut entendre.)

Communautarisme et fidélité

Le fossé entre riches et pauvres a sans doute toujours existé - ce qui ne veut pas dire qu'il est intouchable, même si probablement ni l'aumône traditionnelle ni l'analyse marxiste n'en arriveront à bout. Mais le problème relativement nouveau - et que les films cités reflètent parfaitement - est celui de la montée du communautarisme. Et là nous avons indéniablement un argument de poids pour lutter contre toute tendance en ce sens : la réponse que Jésus adresse à sa mère. Souvenez-vous :

Comme Jésus s'adressait encore à la foule, voici, sa mère et ses frères, qui étaient dehors, cherchèrent à lui parler. Quelqu'un lui dit: Voici, ta mère et tes frères sont dehors, et ils cherchent à te parler. Mais Jésus répondit à celui qui le lui disait: Qui est ma mère, et qui sont mes frères? Puis, étendant la main sur ses disciples, il dit: Voici ma mère et mes frères. Car, quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma soeur, et ma mère. (Mt 12, 46-50)

Une histoire nomade

À partir de là, aucun communautarisme, aucune préférence nationale ou autre ne saurait tenir. Il faut savoir à qui et à quoi nous voulons être fidèle : à notre famille, notre clan, notre propre histoire - ou à Celui qui appelle tous et chacun, sans distinction ? Pouvons-nous bâtir une vie de cité à partir de là ? Pas facile, c'est pourquoi ces films qui nous renvoient notre incapacité à vivre en bonne intelligence ensemble, gardent ouverte cette béance entre exigence et réalité. Et comme l'analyse cinématographique se termine par un regard sur le passé - qui peut bien prendre l'aspect d'une impasse - posons-nous la question : quelle histoire nous fonde ? Saurons-nous insérer les événements du présent dans un cantique de l'histoire du salut comme le fit Marie ? Nous laisserons-nous enfermer dans les déterminismes du passé ou saurons-nous nous ouvrir à l'appel : «Va-t-en de ton pays, de ta patrie, et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai» ? La bénédiction mondiale passe par là.

Waltraud Verlaguet

Champ - contrechamp



*Le
cauche-
mar de
Darwin,
de
Hubert
Sauper
France
-- 2004*

chaque silence soit un aveu. Quelques vagues allusions extirpées, et un journaliste qui détaille enfin le complot recherché, en propos largement incohérents... On sait que le trafic d'armes en Afrique est lucratif, meurtrier, et secret, mais pour en faire l'une des deux roues de l'engrenage du lac Victoria, il faudrait autre chose que rabâcher sa possible existence.

Les vraies causes de la misère

Les ravages de l'exportation des perches ? Les seules images de personnes travaillant dans des conditions décentes, sont celles de l'usine de conditionnement des perches. Tant mieux pour ceux-là. Imposer à l'usine les normes européennes, violence de nantis ? mais qui de nous achèterait pour sa famille des aliments non certifiés salubres ? Au dehors, dans les déchets de l'usine, à une échelle qui crée un pittoresque affreux, une cour des miracles où les gens pa-taugent dans les arêtes, les jus et les vers, pour extraire des carcasses de poisson on ne sait quel sous-produit répugnant, qui sera consommé. Ce qui montre bien dans quelle horrible misère se passent ces vies... les prostituées infectées du SIDA, les gosses qui sniffent, ajoutent à l'illustration (que l'on pourrait collecter bien loin de toute perche !); mais ce ne sont pas les déchets d'exportation qui rendent ces gens pauvres, ni qui leur donnent le SIDA – c'est l'absence d'autres moyens de vivre.

Le Cauchemar de Darwin a été reçu comme un documentaire utile et courageux qui dénonce les atroces conditions de vie des populations du lac Victoria en Afrique. Sa thèse est généralement adoptée par les spectateurs: les malheureux tanzaniens sont victimes d'une inhumaine machine à sous; une sinistre noria aérienne apporte des armes prometteuses de massacres, et remporte les perches du Nil dont nous nous gobergeons; les habitants du lieu en sont réduits à faire bouillir les restes des poissons, après que les filets délicats en aient été prélevés pour notre confort; l'écologie du lac a été détruite par une invasion suspecte d'énormes perches qui ont ravagé faune et flore en équilibre autrefois, ainsi que l'économie des pêches locales sur laquelle vivaient ces gens. La globalisation exporte leur nourriture et les laisse crever de faim... « C'est une honte ! N'achetons plus de perches du Nil au supermarché ! »

Cauchemar de Darwin ou rêve de Sauper ?

se demande

Jacques

Vercueil

ancien

directeur de

l'analyse du

développe-

ment écono-

mique et

agricole à la

FAO

Entre le cœur et la cervelle...

Devrions-nous boycotter la perche du lac Mwanza ? mettre fin à cette usine et ses déchets ? Les pêcheurs aujourd'hui vivent de ce travail, mettent sur le marché local les poissons hors calibre, vendent à l'usine ceux qui lui conviennent... Le drame est que ces gens n'ont rien d'autre pour vivre que l'eau du lac et ce qu'elle contient; ils n'ont pas les routes, ni les écoles, ni l'eau potable, ni les dispensaires, ni les clients (sauf nous, que faut-il en penser ?) qui leur permettraient de vivre mieux – et c'est nous fourvoyer que de ramener ce drame à une histoire de loups-garou, d'avions russes bourrés d'armes et de filets de perche arrachés à la bouche des petits enfants affamés. Un commentaire convaincu et des images émouvantes, sans que l'un soit justifié par les autres, voilà qui suffirait à emporter l'adhésion ? Spectateurs, n'oublions pas notre cervelle au fond de notre poche, même quand le cœur bat fort !

Jacques Vercueil

Des images en guise de preuves

Il est hélas trop vrai que les habitants des rives du lac Victoria, comme tant d'autres de ces pays, vivent dans une misère effrayante, et honteuse pour nous. C'est un geste utile que de faire prendre conscience de cette réalité, occultée par tant d'images de réfugiés et de distributions de survie en lieux et périodes de crise; Hubert Sauper nous présente, lui, un quotidien 'normal', insoutenable de cruauté. Mais la machinerie qu'il dénonce est le fruit de sa conviction, sincère peut-on croire, et non pas celui de son observation; puisqu'ici on parle des images, et non du monde qu'elles décrivent, il faut dire que *celles de ce film* ne justifient pas sa thèse.

Le trafic d'armes ? Il apparaît... en commentaire off. Nous voyons des avions et des pilotes, il en faut en effet pour emporter les perches; mais des armes ? Seulement à travers des images d'ailleurs, dans un magazine... À la question qui l'obsède: « qu'apportent ces avions ? » Sauper n'obtient que des réponses 'décevantes', et voudrait que

Week end à Stuttgart

Sans doute inspirés par l'expérience de Pro-Fil, des cinéphiles stuttgartois ont vécu un week-end œcuménique grâce au cinéma!

Du cinéma comme « lieu de recueillement »

C'est du film « *Cinema Paradiso* » de Giuseppe Tornatore qu'est née l'idée d'inviter les deux paroisses (catholique et protestante) d'un petit faubourg de Stuttgart à se rencontrer sur le thème « **le cinéma comme lieu de recueillement** ».

Deux pasteurs et le curé, cinéphiles et dynamiques, ont préparé le week-end dans le cadre suivant : le vendredi, un film après un exposé sur « l'origine du cinéma et ses différents espaces d'exploitation » et le samedi, un film suivi d'une discussion et d'un culte œcuménique.

Le premier film était « *Purple rose of Cairo* » de Woody Allen et le second, « *Cinema Paradiso* ». Le thème principal est une approche du cinéma qui sert dans les deux cas de support d'espérance dans une vie bafouée par le destin.

Le cheminement de la foi.

Il est facile de comparer le cinéma avec un lieu de culte. Au cinéma, il y a tout ce en quoi l'on croit (on peut aussi ne pas y croire), il y a des liturgies, et il y a l'espoir. Ce dernier fait vivre, comme s'il nous fallait de belles histoires pour attiser en nous l'envie d'un monde meilleur. Dans l'un des films, l'envie devient réalité, dans l'autre, elle bascule vers le fatalisme. Mais, n'est-ce pas souvent notre

façon de cheminer dans la foi ?

Si le film ne nous laisse qu'une envie de continuer à rêver, il devient une sorte de drogue, comme pour les zappeurs avides de perfuseurs à sensations de la télé. Si, après le film, nous avons envie de faire changer quelque chose en nous, de nous faire bouger, il a touché à une réalité qui mettra en mouvement notre destin.

Faut-il développer une échelle de valeur entre le contemplatif et l'actif ?

C'est sur cette piste de mouvement que nous devons voir le cinéma, comme un culte, toujours en tension dialectique dynamique entre la méditation et le sermon, entre l'esprit et la parole, entre l'actif et le passif.

Le témoignage des anciens

Ce qui était intéressant aussi, c'est que plusieurs personnes âgées se sont retrouvées projetées dans les années d'après-guerre, où le cinéma était la seule fenêtre d'espoir au milieu des ruines, une lueur de meilleur et de rêve pour une jeunesse bafouée. Que ce soit Toto ou l'héroïne de « *Purple rose* », chacun découvre un autre monde que celui du quotidien, un monde meilleur où les héros vivent dans les espaces immenses des grandes idées et des grandes émotions, en route vers ce que l'on appelle aujourd'hui encore la paix, sorte de paradis où tout être humain a droit au



respect et au bonheur. Mais ceci est une autre histoire...

Thierry Domon

Vous nous écrivez

Fidèle lectrice de La lettre et adhérente de la première heure à Profil, j'en remercie tous les rédacteurs car j'en apprécie toutes les rubriques. Ceci m'autorise à vous écrire que j'ai regretté dans le dernier numéro l'absence de la rubrique « Nous avons vu » qui permet de se faire une idée sur les films qui sortent, quand'on est profi-lienne « disséminée ». Waltraud a su dire brillamment l'utilité de l'échange et de la rencontre pour faire nos choix. La rubrique est d'autant plus intéressante quand il y a des opinions contradictoires argumentées.»

Martine Baud-
La Bégude de Mazenc

Pro-Fil infos



Le dynamique groupe de Nantes s'offre un week end d'analyse de l'image.

C'est confortablement installés dans un agréable gîte de Mayenne que douze adhérents du groupe de Nantes ont exploré à la suite du courageux Neo, les méandres de la tentaculaire « *Matrix* » ; démêlé l'imbroglio des clones de l'agent Smith, véritable virus informatique ; coupé-collé les sentences de l'Oracle dans les paramètres de ce jeu video grandeur nature, moins innocent qu'il n'y paraît.

Chacun a pu porter son regard personnel, déceler ce qui lui paraissait essentiel et comparer sa lecture propre avec celle des autres ; exercice passionnant

selon la méthode pro-filienne bien rodée.

Premier groupe à expérimenter le « Guide de l'animateur », les nantais se sont fait les dents sur un film plus facile à décoder « *Va, vis et deviens* ». Hélas ! plus la technique est sophistiquée, plus le grain de sable peut être fatal. Il s'avère qu'un DVD tout neuf peut être rayé et bloquer la projection du film. Mais la détermination de l'assistance et de l'animateur n'en fut pas altérée et « l'analyse selon Pro-Fil » a démontré une fois de plus son efficacité, même sur une brève partie du film.



Chacun des participants pourra maintenant à son tour animer les prochains débats, d'autant plus riches qu'ils se partageront entre jeunes et anciens, catholiques, protestants et agnostiques, toutes conditions confondues dans la bonne humeur et le partage fraternel de ce groupe prometteur.

A.WD

Journées cinématographiques de Thoiras

les 8 et 9 avril 2006

Au programme

samedi

Autour de *Play time* de Jacques Tati, présenté par Jean Démon

En soirée : *Regards sur la musique de film*

Avec Sylvette de Micheaux de Marseille

Dimanche

Les sabots en or de Nouri Bouzid. Film tunisien présenté par Hervé Malfuson

Rendez-vous au Puech (Thoiras) le samedi à 10h avec un repas froid.

Prix du week end : 37€

LE GUIDE DE L'ANIMATEUR

est en vente au secrétariat

14 rue de Louvain

34000 Montpellier



Les dossiers
de
*La Lettre de
Pro-Fil*

GUIDE DE L'ANIMATEUR

**Pro-Fil
(Protestants Filmophiles
- Promouvoir les Films)**

prix : 4€ - N°2

SOMMAIRE

| | |
|--|-------|
| Présentation | p. 4 |
| I – En Amont : | |
| Travail personnel | p. 7 |
| II – Avec le groupe | |
| Annexe I | |
| Le récit au cinéma | p. 17 |
| par Alain Le Goanvic | |
| Annexe II | |
| Une expérience de formation à l'animation d'un débat sur un film | p. 23 |
| par Françoise Lods | |
| Annexe III | |
| Quelques termes de base du langage du cinéma | p. 27 |
| par Jean Lods | |

Arrêt sur image



Deux instants d'éternité-

Cette rubrique vous propose une brève réflexion existentielle sur une image, une séquence, un élément cinématographique qui nous interpellent dans notre rapport à Dieu, aux autres, au monde.

Un film, c'est comme un long fleuve et pas toujours tranquille! Et comme on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, que reste-t-il de nos impressions rétinienne ou des propos des protagonistes? Mais il est parfois des instants de grâce, qui à eux seuls valent plus qu'un long discours ou une superbe contre-plongée.

Ainsi dans *Brodeuses*. Claire, 17 ans, est enceinte «de hasard». Elle ne veut pas de cet enfant, partagée entre la tentation de l'avortement et celle de l'accouchement sous X. Madame Melikian, brodeuse dans la haute couture, vient de perdre son fils dans un accident de moto. Les circonstances rapprochent ces deux êtres. Celle qui rejette le cadeau de la vie et celle qui n'en finit pas de cicatriser de l'amputation d'une vie qui lui a été ravie. Claire va travailler avec la mère explorée et au bord du suicide. Méfiance, rancœurs, à la limite permanente du conflit : jusqu'au moment où (peu importe la futilité ou non du motif), le visage de toutes deux s'éclaire d'un sourire lumineux et partagé, leur premier sourire échangé

: instant de grâce où tout bascule dans le film. Mais, comme cet instant fut long à venir!

Changement de décor : Voici Un long dimanche de fiançailles, évocation impitoyable des massacres de cette guerre qui devait être «la der des der. Nous sommes au tout début de l'aventure. Le jeune Manech vient de recevoir ce qu'on appelait «la billette». Il prend place sur le siège de la jardinière du grand-père, destination la gare la plus proche. Splendeur, longuement décrite, de cette campagne bretonne, ses boqueteaux, ses chemins creux, ses champs de céréales tout prêts pour la moisson : longue image de ces épis dorés, frissonnant sous la brise légère. Avant que, brusquement, une rafale aussi puissante qu'inattendue, ne les couche tous au sol, méthodiquement, en un long travelling avant : on pense alors à une tout autre et sinistre moisson, toute proche ; comment mieux exprimer, l'espace d'un bref instant, la monstruosité de la boucherie que l'on sait?

Jacques Agulhon

Pro-fil du Nord au Sud

Siège social 40 rue de Las Sorbès .34070 Montpellier

Tel-fax : 04 67 54 33 82 - mel: profilfrance.free.fr

Fondateur : Jean Domon

Président : Jean Lods - tel: 01 45 80 50 53 - mel: JEAN.LODS@wanadoo.fr

site internet : <http://profilfrance.free.fr>



Contact-Secrétariat : 14 rue de Louvain 34000 Montpellier
Tél./rép. 04 67 41 26 55
courriel pro-fil@wanadoo.fr

Bouches du Rhône

Marseille

Réunions le 2e lundi à 19h

Au Parvis des Arts : 8 rue Pasteur

Heuzé

contact : Hervé MALFUSON .

tel : 04 91 93 32 36

mel: malfuson@hotmail.com

mel: profilmarseille@yahoo.fr

20h.30 à la Maison du

Protestantisme,

3 rue Claude Brousson

contact : Christian GIDDE :

tel : 04 66 71 12 25

mel: cgidde@wanadoo.fr

contact : Sylvie LAFAYE de

MICHEAUX:

micheaux@cegetel.net

tel : 01 46 45 62 44

Côte d'Azur

Nice

E.R.F. - 21 Bd V. Hugo

Le dernier mercredi du mois

contact : Corine EUGÈNE DIT

ROCHESSON :

tel : 04 93 91 25 95

mel : corine.rochesson@wanadoo.fr

Hérault

Montpellier 04 67 54 33 82 ou:

profilfrance@free.fr

4e jeudi de 19h30 à 22h :

Centre Rencontre - 665 route de
Mende (pique-nique)

contact: Etienne CHAPAL

tel: 04 67 75 74 86

3e mardi, de 18h à 21h :

1 rue Brueys: 1er étage (pique-
nique) contact :

Jacques AGULHON

tel: 04 67 42 56 04

Ouest

Nantes

contact : Philippe et Sophie

ARNERA

79 rue Mal.Joffre-44000 Nantes

tel: 08.73.68.43.93

mel: lezarnera@nantes.fr

Grasse

Centre paroissial, 33 avenue Riou

Blanquet,

Réunion le 1er mercredi du mois

contact : Waltraud VERLAGUET

04.94.76.12.85

Ile de France

Paris

Réunions le dernier lundi du mois,

de 19h.30 à 22h.30

à la Maison Fraternelle-

37 rue Tournefort

contact : JEAN LODS

01 45 80 50 53

mel: JEAN.LODS@wanadoo.fr

Est

Strasbourg

contact : Patricia ROHNER-HEGE

45 rue de Zürich - 67000

Strasbourg

mel : Jdphege@aol.com

La Lettre de Pro-Fil

Fondateur : Jean Domon

Directeur de publication :

Jean Lods

Rédacteur en chef -

maquette :

Arlette Welty-Domon

Comité de rédaction :

Jacques Agulhon

Maguy Chailley

Martine Levain

Jean Lods

Corine Rochesson

Jacques Vercueil

Waltraud Verlaguet

Arlette Welty Domon

Gard

Nîmes

Réunion 3e mercredi

Issy-les Moulineaux

le premier mardi, à 20h 30 à

l'Espace Protestant Isséen 18 rue

Marceau, à Issy-les-Moulineaux

(métro Mairie d'Issy)

Impression : A V L Diffusion

ISSN : 1771-7957

Prix au numéro : 2€

Pro-Fil hors les murs

Dans le cadre d'une collaboration avec les pages culturelles du site **protestants.org** des membres de Pro-Fil rédigent régulièrement des fiches sur des films nouveaux*. Des renseignements techniques, quelques brèves informations sur le réalisateur, le résumé et une analyse, permettent au lecteur de se faire une idée avant de choisir d'aller voir le film

Chaque Lettre de Pro-Fil vous permettra désormais de lire une de ces fiches choisies parmi les plus récentes.

Delwende, Lève toi et marche (Burkina Faso 2005 ; durée: 1H30)

Mention spéciale du jury oecuménique au festival de Cannes 2000

Le réalisateur : S. Pierre Yaméogo est une des figures importantes du cinéma africain d'aujourd'hui. Cinéaste engagé qui s'implique dans la défense de son héritage culturel tout en essayant de secouer un continent dont l'évolution est ralentie par le poids des coutumes, il a réalisé de nombreux documentaires et six longs-métrages : *Moi & mon blanc* (2003), *Silmandé «tourbillon»* (1998), *Wendemi* (1993), *Laafi* (1991), *Dunia* (1987)

Résumé : Nous sommes dans un petit village burkinabé qui vit une tragédie : atteints par un mal mystérieux que les villageois attribuent aux oeuvres d'une sorcière, les enfants meurent les uns après les autres (on comprendra par la suite qu'il s'agit d'une épidémie de méningite).

Pour une raison d'abord obscure, Diarra, un des notables, veut éloigner sa femme, Napoko, et sa fille qui vient d'être violée, Pougbila. Pougbila est envoyée chez son promis, dans un village voisin. Quant à Napoko, Diarra fera en sorte qu'elle soit désignée comme la sorcière responsable de la mort des enfants. Chassée, Napoko errera de village en village et finira par aboutir dans un asile pour vieilles femmes à Ouagadougou.

Analyse : S. Pierre Yaméogo s'en prend à une société phallocratique où la domination masculine s'appuie sur la tradition et l'obscurantisme religieux. Mais, comme dans *Moolaadé*, de Ousmane Sembène, si le pouvoir est homme, la révolte est femme. Ici elle s'incarne en Pougbila. Pougbila la magnifique. Pougbila la femme qui se lève et qui marche, marche sans cesse, corps dressé, muscles

tendus, pour dire non. Non à ce mari qu'on lui impose et dont elle ne veut pas. Non au silence dont s'entoure

l'homme qui l'a violée et qu'elle veut forcer à se dénoncer. Non à l'injustice faite à sa mère qu'elle va rechercher dans son asile et qu'elle ramène au village pour que la vérité éclate et que sa dignité lui soit restituée.

S. Pierre Yaméogo cherche visiblement à dépasser l'anecdote pour viser à l'universel et faire de son film un manifeste de dénonciation d'une société injuste et bloquée. Si son indignation trouve une expression parfaite à travers le personnage toujours en avant de Pougbila, elle s'empêtré aussi parfois dans un certain simplisme à force de vouloir faire passer son «message». Et c'est quand il se laisse simplement aller à sa sensibilité que l'auteur parvient le plus à toucher en profondeur. Ainsi dans la très belle danse des jeunes filles au début du film, image du bonheur et de la vie. Ou, à l'inverse, images de la détresse et de la mort, les scènes, toute de discrétion et d'émotion palpable, où Pougbila va d'asile en asile à la recherche de sa mère.

(Jean Lods)

Autres films ayant fait récemment l'objet d'une fiche : *L'Arc* (Kim Ki Duk), *Mary* (Abel Ferrara), *Delwende* (S. Pierre Yameogo), *La petite Jérusalem* (Karin Albou), *L'Enfer* (Danis Tanovic), *Backstage* (Emmanuelle Bercot), *Manderlay* (Lars Von Trier), *J'ai vu tuer Ben Barka* (Serge Le Péron).

